

TRIBUNE DE FAUX



**PRÉSENCE DE
SAINT FRANÇOIS**

LA RIVIERA VAUDOISE VOUS ACCUEILLE

PITTELOUP CLARENS

Tél. 61 41 41

Alimentation générale

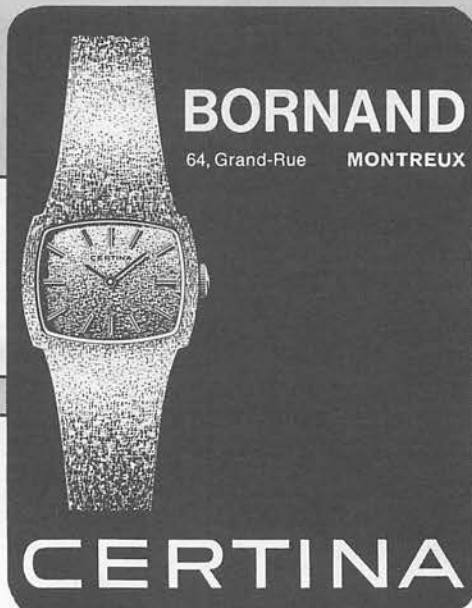
Marchandises
de 1^{re} qualité

SALON DE COIFFURE

Dames et Messieurs

Jean Rubino

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 61 69 50



Une bonne adresse :

La Laiterie de Gruyères à Montreux

G. Monney

HENRI MILLASSON
Garage de Belmont



AUDI - NSU

GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55



Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

MONTREUX - VEVEY
Eaux minérales - Bières

Tél. (021) 62 36 66
Service à domicile

Garage des Mousquetaires



Robert Wagner-Girard
1814 La Tour-de-Peilz
Tél. 021/54 27 87

RENAULT Agence officielle depuis 1962

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Cérésole 12
1800 Vevey

Contre l'habitude

C'était à la mi-juin et, contre l'habitude de ce printemps trempé, le mauvais temps avait cédé devant le soleil qui prenait peu à peu possession du ciel et de la terre. Devant la vieille maison couverte de vigne vierge, des couples et des enfants s'asseyaient en cercle sur le gazon très vert. Avec eux, nous étions invités à fêter les noces d'or d'un vieux ménage d'agriculteurs de notre région.

Les enfants avaient identifié parmi les vieux meubles de famille le canapé couleur de miel sur lequel s'étaient échangées, cinquante ans et quelques mois plus tôt, les promesses de fiançailles... Et c'est sur ce canapé, un peu cocasse sous un grand cerisier, que les vieux époux avaient été priés de s'asseoir pour prendre part à la fête donnée en leur honneur.

«C'était moins une commémoration, pour moi, qu'un rappel à l'ordre, nous a dit par la suite le vieux bonhomme. Des fiançailles renouvelées pour les mois ou les années qu'il nous reste à passer sur cette terre, cela nous oblige à voir que nous avons laissé notre bonheur se ternir un peu dans la routine quotidienne. Dans cette après-midi de tendresse, nos enfants et petits-enfants ont nettoyé la rouille et la poussière que nous avons laissé s'installer à notre foyer. Pourquoi avoir attendu cinquante ans ?

»Et pourquoi ne pas recommencer le meilleur de la vie chaque matin ?»

Philippe Schweisguth

TRIBUNE DE CAUX

ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication: Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation: Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration et diffusion: Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Héliane Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice: Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie: Corbaz S.A., Montreux.

Suisse: Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France: 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.

Centre international de conférences:
1824 Caux-sur-Montreux, Suisse.
Tél. (021) 61 42 41.

France: FF 50. Suisse: Fr. s.: 24.—. Belgique: FB 380. Canada: \$ 12.—. Autres pays par voie normale: FF 55 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion: FF 65 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens: FF 25.—; Fr. s. 15.—; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse: à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

Belgique: au Réarmement moral, 123, rue Th. De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada: par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique: par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

HORIZONS

Droits des peuples

La conférence sur les réfugiés indochinois, à Genève, ne pouvait se tenir qu'à condition de laisser délibérément de côté les questions politiques pour ne s'occuper que de l'humain. Il s'agissait de savoir comment rendre possible et organiser l'accueil des 300 000 déracinés qui attendent impatiemment un asile sûr et définitif.

Mais les délégués avaient à peine tourné le dos que les problèmes politiques réapparaissent au premier plan. Si les conditions imposées par les régimes actuels de l'Indochine se perpétuent, il y avait tout lieu de penser que les candidats à l'exode, dans l'avenir, pourraient atteindre non pas le chiffre de quelques centaines de mille supplémentaires, mais celui de trois millions! C'est du moins le chiffre avancé de divers côtés. L'hebdomadaire anglais *The Economist* estime

que le Vietnam voudra sans doute se débarrasser de toute sa population d'origine chinoise et que «le Cambodge pourrait simplement se vider de ses habitants», donnant ainsi au Vietnam le *Lebensraum* qu'il a toujours espéré!

Il s'agit donc d'un problème d'une telle envergure que la conférence de Genève n'aura fait que l'effleurer. Nous risquons de nous trouver face à l'une des plus grandes migrations de l'histoire.

L'afflux des réfugiés pose de façon dramatique la question de la survie de nations entières. On passe de la dimension des droits de l'homme à celle des droits des peuples. Un jour ou l'autre, le gouvernement de Hanoi-Faust devra faire face à la machine infernale qu'il aura mise en marche dans toute l'Indochine.

Méridien

Qui a fait ce miracle ?

*J'étais mal dans ma peau, je me sens libérée.
Agressive et amère, je connais la douceur.
Orgueilleuse et timide, j'ose demander pardon.
Mon cœur était de glace, j'ai trouvé le repentir.
Il était fermé, il s'est ouvert au monde.
J'avais horreur d'apprendre et veux savoir une langue.
Mon égoïsme était écrasant, j'ai envie de donner.
Je croyais aimer et n'étais tournée que vers moi,
J'ai découvert l'amour vrai.
Les tâches matérielles envahissaient ma vie, j'ai fait
l'expérience du silence.
Je ne me connaissais pas, des amis m'ont aidée
à ouvrir les yeux.
J'étais incapable de réfléchir, je me recueille
et j'écoute.
Je voulais toujours avoir raison, j'ai décidé
de me laisser guider.
J'avais peur de tout, je connais la confiance.
A la place de Dieu j'avais mis mon mari: chacun ici
a retrouvé sa place.
Je ne savais pas prier, saint François me l'a appris.
Qui a fait ce miracle? Merci, Seigneur.*

S. B., Caux, juillet 1979

PRÉSENCE DE SAINT FRANÇOIS

Un saint italien vu par un auteur anglais et interprété par un mime et chanteur français: tel est le spectacle dont cinq représentations ont été données à Caux en juillet après sa création à Edimbourg et une tournée effectuée en juin dans six villes britanniques. Il s'agit de la pièce Poor man, Rich man, de Hugh S. Williams. Michel Orphelin, qui a fait partie pendant douze ans des Trois Horaces et a été formé par le mime et metteur en scène Alejandro Jodorowski, a travaillé de nombreux mois pour mettre au point ce one-man-show illustrant l'actualité de saint François d'Assise. Le spectacle comprend une vingtaine de chansons inédites de Kathleen Johnson et a été mis en scène par John Dryden, qui a signé également la décoration. La direction musicale a été confiée à John Burrows.

La critique dramatique du South Wales Echo, Jon Holliday, écrit: «Michel Orphelin a la tâche écrasante de tenir la scène pendant deux heures de mime, de chant, de danse et de comédie. Il l'accomplit sans effort apparent et avec beaucoup de charme. Les nombreuses touches d'humour sont bien amenées, évitant au message d'apparaître trop digne ou solennel.» Richard Howe, du Edinburgh Evening News, com-

mente: «L'interprétation expressive et exceptionnellement agile de Michel Orphelin vaut le déplacement.»

Quant au Scotsman, son verdict est le suivant: «Une expérience théâtrale fraîche et originale. La virtuosité de Michel Orphelin en tant que mime vous coupe le souffle. Son corps se fait souple et élastique, son visage mobile. Il fait parler le silence.»

La pièce sera donnée à nouveau à la fin d'août à Edimbourg dans le cadre du Fringe Festival (festival parallèle). Que ce spectacle doive être monté en français ne fait aucun doute pour tous les francophones qui l'ont vu à Caux. Un adaptateur est venu spécialement de Paris et envisage d'en préparer la version française.

En attendant ce qui pourrait bien être un événement sur la scène française, nous avons interrogé l'auteur et l'interprète sur ce qu'a signifié pour eux l'identification avec un personnage aussi exceptionnel. Le chanteur et mime français était accompagné de son épouse, la violoniste Marie-José Orphelin.

Jean-Jacques Odier

Tribune de Caux. — L'argument central du spectacle est le modernisme de saint François d'Assise. Comment le percevez-vous?

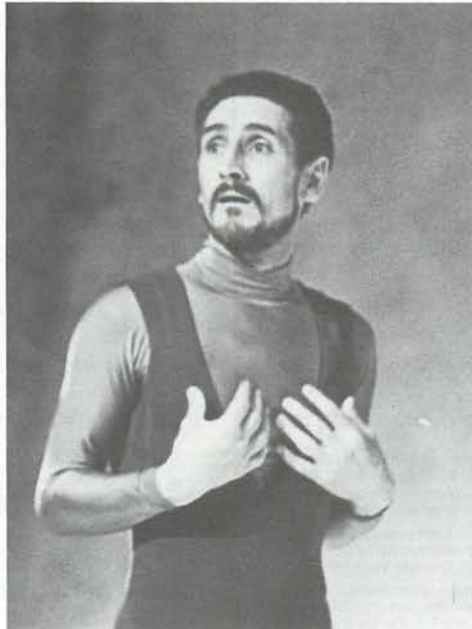
Michel Orphelin. — Saint François est un homme de l'absolu qui a voulu aller au plus profond du message évangélique. C'est ce qui le rend éternel. On ne cesse d'écrire des livres à son sujet pour le découvrir davantage, car le monde d'aujourd'hui est assoiffé d'absolu. En choisissant de vivre la pauvreté, François rejoint tous les hommes, car il atteint à l'essentiel.

Hugh Williams. — Il y a aussi des aspects plus précis. Le père de François était, comme beaucoup d'autres, un homme pour qui l'argent, la réussite en affaires comptaient plus que l'avenir de son fils. François rompt avec lui. C'est là une attitude très moderne parmi les jeunes. Cette rupture, il l'a ensuite conduite plus loin par l'approfondissement de sa philosophie de la pauvreté.

Michel Orphelin. — Cette rupture est d'autant plus frappante que François rompait en fait avec une société bourgeoise et commerçante qui commençait justement à prendre un ascendant sur la société féodale. François, dans sa jeunesse, a pris lui-même part à l'attaque du fort de la Rocca, qui symbolisait le pouvoir féodal. Il avait donc une vraie chance de devenir plus puissant encore que son père.

Hugh Williams. — Cela ressemble au rejet si actuel de la société de consommation.

D'autre part, il faut évoquer aussi son respect de la nature, qui rejoint le mouvement écologique d'aujourd'hui, à la différence que François a été conduit par Dieu vers la nature et non l'inverse. Pour lui, l'homme doit respecter les animaux, la nature, parce qu'ils sont



«Pourquoi m'as-tu choisi? Pourquoi moi?»

comme lui des créatures divines. Il ne s'agit pas d'un romantisme rural, mais une telle attitude rejoint les aspirations de la jeunesse d'aujourd'hui.

Comment est venue l'idée de créer ce spectacle? La première étincelle?

Hugh Williams. — J'ai reçu un jour une lettre de Michel Orphelin qui me demandait si je n'écrirais pas un spectacle spécialement pour lui...

Michel Orphelin. — C'était une boutade, ou du moins un vague espoir que j'exprimais sans trop vouloir y croire.

Hugh Williams. — Dans un moment de méditation, la pensée m'est venue très clairement: saint François.

Michel Orphelin. — Quand j'ai reçu la réponse de Hugh, j'y ai tout de suite vu une inspiration divine. J'ai une tendresse toute spéciale, bien que peu explicite, pour saint François. Quand j'étais scout, j'avais fait un pèlerinage à Assise. Passer une nuit à la belle étoile en plein mois d'août, dans un champ d'oliviers, près d'Assise, m'avait fait goûter la douceur franciscaine. Je ne l'ai jamais oublié.

Puis, pour retracer notre itinéraire personnel, ma femme et moi avons eu l'idée de donner le nom de François à notre fils, puis celui de Claire à notre première fille, qui n'a pas vécu.

Une graine, puis une plante

Hugh Williams. — François a tout fait de façon dramatique et visuelle et cela ne pouvait qu'inspirer un auteur de théâtre. Quand il s'est dépouillé de ses habits; quand, perdu dans la forêt, il fit tourner Frère Massé sur lui-même pour retrouver la direction. Tout est en images, de façon très moderne. De nos jours, il aurait fait la joie d'une firme de relations publiques!

Michel Orphelin. — A une époque où tout est tellement compliqué, où tout doit être analysé en profondeur avant que l'on soit en mesure de dégager des conclusions, François a fait confiance que Dieu allait simplement lui parler. Ainsi, pour connaître la volonté divine, il ouvrait l'Évangile au hasard. A notre époque, il y a sans doute une nostalgie de cette simplicité.

Hugh Williams. — Nous revenons en somme à votre première question: l'actualité de saint François. Là aussi je pense à son travail de réconciliation. François est allé en Terre sainte lors de la troisième croisade, qui a marqué l'ouverture d'un certain dialogue. De nos jours aussi, les gens voient dans le dialogue l'antidote à la guerre.

François n'avait aucun sens de son importance. De nos jours, il existe un certain cynisme quant aux grands de ce monde. Les hommes veulent le pouvoir et une fois qu'ils l'ont conquis, ils font bien peu de choses pour leur peuple. En refusant d'être un grand homme, François a exercé une influence considérable. Son refus de la propriété et de la connaissance font partie de son refus du pouvoir.

De nos jours, est-il possible de se dépouiller de tout?

Michel Orphelin. — C'est là que Frank Buchman et le Réarmement moral nous ont beau-



coup aidés à comprendre saint François. On peut dire de Buchman qu'il était dépouillé de tout. Et le fait que les permanents du Réarmement moral travaillent sans salaire nous indique une voie. Cette expérience montre que lorsqu'on se remet totalement à Dieu, Dieu nous donne le nécessaire. Le Réarmement moral nous a aidés à comprendre cette attitude.

Hugh Williams. — Pour ce qui me concerne personnellement, j'ai eu au milieu de mon travail sur la pièce une aventure amusante. En l'espace de trois mois et sans que je l'aie du tout cherché, j'ai reçu en don une télévision en couleur, un congélateur et une chaîne haute fidélité, trois choses que je n'aurais jamais pensé pouvoir acquérir. Je me suis senti très embarrassé, face à saint François! Et puis je me suis rendu compte que l'important était de laisser Dieu décider de notre niveau de vie, au

lieu d'en décider nous-mêmes. C'est une question de motivations.

Qu'a signifié pour vous le fait de vous identifier, comme auteur et comme interprète, au personnage de saint François?

Hugh Williams. — Cela m'a aidé à voir ma pauvreté spirituelle. La prière ne tenait pas assez de place dans ma vie. Ma relation avec Dieu était ténue, alors que pour François elle était véritablement une relation personnelle. En quelque sorte, on peut dire qu'il a eu avec Dieu une histoire d'amour!

Michel Orphelin. — Pour moi, cela a été une aventure passionnante au sens le plus essentiel de ce mot, c'est-à-dire au sens de la passion du Christ. Je me suis senti comme au pied d'une montagne infranchissable. Réaliser un spectacle de deux heures en anglais, avec dix-neuf chansons, alors qu'il me faut travailler beaucoup, ne serait-ce que pour chanter en rythme. Je n'arrivais pas avec un capital de talents, comme tel ou tel artiste justement célèbre dont on peut dire: «Dès qu'il ouvre la bouche, c'est merveilleux!» Non. La panique m'a saisi. Pendant les répétitions, au début, dès que quelqu'un de nouveau entrait dans la salle, je perdais confiance, j'oubliais tout. J'ai vraiment dû m'agenouiller.

Quand nous étions allés à Assise, Hugh et moi il y a trois ans, nous avions visité l'église Sainte-Claire. Nous étions accompagnés par un franciscain maltais, qui est allé dire à la petite sœur qui gardait les reliques que nous étions en train de concevoir une pièce sur saint François. «Dites à vos amis, répondit-elle, qu'ils ne comprendront pas François dans des livres, mais à genoux.»

C'est ce que j'ai fait souvent pendant les répétitions et même en pleine nuit. Lorsque



«Que donneras-tu pour cette vie nouvelle?»



Un fardeau et un don

j'étais pris d'angoisse, je n'avais qu'une seule ressource: plonger dans les bras de Dieu et lui demander la force nécessaire. La seule réponse de Dieu, chaque fois, était celle-ci: «Va de l'avant! Pas de souci! Travaille! Tu es là pour ça! Abandonne tout dans mes mains.»

Depuis lors je n'ai plus eu peur, du moins plus vraiment. Je n'ai plus perdu confiance. Semaine après semaine, Dieu m'a donné des signes: cela marcherait. Je les ai reçus comme des cadeaux du ciel. Quand on accepte de se mettre sur la croix et d'en mourir, Dieu nous ressuscite. C'est mon message en tant qu'acteur. Préparer ce spectacle a exigé de moi un véritable effort d'arrachement. Si on ne le fait pas avec Dieu, on a besoin de compensations. On a envie de plaisirs. Avec Dieu, c'est différent. Le fait de travailler la main dans la main avec Lui est pour moi un stimulant. C'est ma «drogue» à moi et c'est profondément satisfaisant.

Cette expérience vous a-t-elle rapproché de la vision que vous avez eue, il y a bien des années, d'un théâtre nouveau en France?

Michel Orphelin. — J'ai prié pour qu'une équipe se crée. Une Anglaise et un Suédois qui parlent bien français l'un et l'autre m'ont déjà offert leur aide. J'espère que des Français vont suivre...

Hugh Williams. — Un jeune metteur en scène français est venu voir la pièce à Edimbourg. Il s'est beaucoup intéressé à ce que nous essayons de faire. Je crois que nous serons conduits peu à peu auprès d'autres artistes.

Marie-José Orphelin. — Permettez-moi d'intervenir. Le fait que saint François ait déjà

suscité une telle équipe anglaise est étonnant. On parle d'un *one-man-show* et c'est vrai. Mais, derrière, il y a la contribution de bien plus d'un homme! C'est là d'ailleurs ce qui m'a frappée en voyant la pièce pour la première fois: le contraste sidérant entre cet homme seul sur la scène — mon mari — et puis tous ceux qui avaient permis ce moment et que je sentais présents aussi. Naturellement, je voyais ses collaborateurs qui ont mis toutes leurs compétences et tout leur cœur dans un même élan de création. J'éprouve une reconnaissance particulière pour l'intuition de Hugh Williams qui a perçu en la personnalité de saint François un sujet adéquat. Mais il y avait aussi les parents de Michel, dont il tient son éducation et qui lui ont offert, jeune, ce voyage merveilleux à Assise. Il y avait encore toutes ces personnes auxquelles Michel a écrit depuis trois ans pour les tenir au courant du projet. Et puis une foule innombrable d'êtres auxquels je ne pouvais pas mettre de visages. Ils étaient là, chacun, comme une trame vivante. Leur amitié vraie, leur façon de vivre, leur générosité, leur prière... rendant sensible un extraordinaire et unique souffle de vie.

Michel Orphelin. — Oui, c'est vrai. Une communauté de sœurs franciscaines de Nantes m'a donné 250 francs en me disant: «Ensemble, nous vous porterons en prière.» On pourrait citer beaucoup d'autres exemples comme celui-là. C'est formidable!

Marie-José Orphelin. — C'est pourquoi je dis: tu n'es pas seul...



«Je veux perdre ma vie dans la Tienne»

Et l'avenir?

Hugh Williams. — J'ai toujours pensé, bien sûr, que cette pièce était destinée à être jouée en français. Mais j'espère que Michel pourra tenir les deux versions; pensons par exemple au Canada. Mais, attention, allons un pas après l'autre...

(Propos recueillis par Jean-Jacques Odier et Nathalie O'Neill.)

Une leçon de pauvreté

Récemment, je traversais la salle à manger de Caux où la grande famille que nous sommes, après les dispersions de la journée, s'assemble pour le repas du soir; le repas, occasion de se rencontrer, de partager, de communiquer. Trois personnes de suite vinrent à moi, l'une pour m'inviter à une table, l'autre pour me demander un renseignement, la troisième enfin simplement pour me dire bonsoir. Toutes trois se virent rejetées de côté par le dard impitoyable que j'étais alors, traversant cette salle de rencontre commune en quête d'une personne bien déterminée qu'il me fallait trouver de toute urgence pour l'accomplissement d'une tâche bien déterminée.

Je ne me souviens ni de la personne, ni de la tâche, tout aussi déterminées fussent-elles! Mais je me souviens que le soir même, j'assistais à la représentation de la pièce Poor man, Rich man, sur la vie de saint François d'Assise. Je me souviens du chant «Etre pauvre, plus pauvre que les pauvres...» Comme la pauvreté me frappa d'une façon étrange ce soir-là! Combien je l'enviais, cet homme qui chantait sa pauvreté, sa seule richesse. Lui au moins, il vivait, il ressentait: il était disponible!

«Ce qui frappait en Jésus de Nazareth, c'était sa disponibilité aux gens», avais-je lu quelque part.

Jésus aussi était un homme libre; il était pauvre. La différence entre Jésus et saint François, ces grands pauvres, et moi, c'était que moi, je regorgeais d'une fortune de choses à faire, de gens à voir, d'activités urgentes... L'urgent chez moi a bien souvent priorité sur l'important; l'urgent m'empoisonne l'existence, il me rend obstinée, aveugle, sourde à tout le reste, l'important, les gens, la Vie.

Le matérialisme, disait un ami, c'est vouloir plus que Dieu ne veut pour moi au moment présent. Le matérialisme, contraire de la pauvreté, le matérialisme dont on dit notre société prisonnière. J'en expérimentais les chaînes ce soir-là, à travers la dictature des tâches urgentes que je devais accomplir et qui ne me laissaient pas de temps pour ceux qui, par malheur, se trouvaient sur mon chemin.

Pauvreté, liberté, disponibilité. Mon emploi du temps, drame frénétique que j'imprime fréquemment en surplus sur la journée de vie plus simple, plus profonde et plus épanouissante qui m'est offerte chaque matin, c'est une fortune de choses inutiles et encombrantes. Mais vint le soir où j'enviai saint François, capable d'exulter de joie en compagnie de l'oiseau gazouillant sur sa main ou aux côtés d'un Frère Jeannot, si simple d'esprit fût-il!

Nathalie O'Neill

OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE DE CAUX

La théorie et la pratique

Inaugurant le programme de l'été 1979, la session intitulée Théorie et pratique du Réarmement moral a rassemblé trois cents personnes venues de vingt-huit pays de tous les continents. Répartis en groupes de discussion et de travail, les participants ont exploré cinq thèmes:

Le Réarmement moral, une qualité de vie cohérente et contagieuse. Comment l'acquérir, comment la transmettre?

Les vrais fondements d'un changement durable: vaincre l'orgueil, l'égoïsme, la haine.

Les relations humaines, pierre d'achoppement ou pierre d'angle de notre société?

Comment avoir prise sur les événements? Les grandes percées de l'histoire ont été le fait de minorités créatrices.

Une vocation pour chacun, une destinée pour chaque nation.

Si la discussion et la recherche occupaient une bonne partie des journées, le travail nécessité par les tâches pratiques de la maison a permis à chacun d'appliquer immédiatement les idées débattues en groupes ou en séance plénière. Quand on vient de tous les milieux et de tous les horizons, on apprend beaucoup devant une friteuse ou autour des pluches!

«Tant de points communs»

Il y a cinq ans, en Australie, j'ai participé à une conférence du Réarmement moral. Les gens étaient rayonnants. Il y avait quelque chose dans leur vie qui manquait à la mienne, c'était évident. Que pouvais-je faire pour être comme eux? J'ai pris quatre feuilles de papier et écrit les quatre critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour; je me suis mise à faire un moment de silence. J'avoue qu'après cela je ne me sentais pas mieux, au contraire: c'était effrayant de voir à quel point je m'étais éloignée de ces quatre principes. Puis vinrent des idées pour réparer mes erreurs. Quel soulagement de pouvoir tout dire franchement à mes parents et de faire des excuses à d'autres personnes pour mes torts envers elles!

J'ai découvert que prier cinq fois par jour, comme le prescrit la religion musulmane, n'est pas ennuyeux. Cinq fois par jour, je puis aller à Dieu et Lui demander ce qu'Il veut que je fasse. Quant au pèlerinage, je pensais auparavant que j'en ferais un après avoir bien profité de la vie. Maintenant je souhaite que ce soit un point culminant de ma vie spirituelle.

J'ai retrouvé la foi grâce à des chrétiens qui ont vraiment vécu la leur. Désormais, je dois agir de même envers les chrétiens, moi musulmane, leur lançant le défi de vivre leur foi.

Nombreux sont ceux qui insistent sur les différences entre le christianisme, l'islam et d'autres religions. Mais le Réarmement moral met en évidence tant de points communs aux religions qu'à mon avis nous sommes destinés

à construire ensemble ce monde que nous désirons.

Mona Marzouk, Egypte

«L'Égypte a fait mon éducation»

Dans le cadre d'un programme d'échanges anglo-arabes, je suis allée au Caire au début de l'année. A l'université de Cambridge, j'ai étudié les relations entre la Grande-Bretagne et l'Égypte. Or, nous avons visité au musée de la marine d'Alexandrie une exposition sur l'arrivée des forces britanniques en Égypte en 1882 et en 1956. Nous avons ressenti avec nos cœurs ce que nous avons appris avec nos têtes. Nous avons vu le mépris avec lequel nous avons traité les Égyptiens en remplaçant deux de leurs chefs par des hommes qui servaient mieux nos intérêts. Il est inutile d'étudier l'histoire la tête froide en se disant: «Ceux qui ont agi ainsi sont d'une autre génération, ils ont fait des erreurs dont nous ne sommes pas responsables.» Ce séjour au Caire m'a montré que nous héritons de l'histoire, que nous le voulions ou non.

Par ailleurs, je me suis souvent impatientée quand les choses étaient différentes de ce à quoi j'étais habituée. Cette attitude détachée à l'égard du temps, par exemple... Je prenais pour acquis, comme mes ancêtres, que la façon d'agir britannique devait automatiquement être appliquée en Égypte. Cela m'a fait honte. J'ai dû apprendre à me détendre, à laisser l'Égypte faire mon éducation; bien vite, j'ai compris la richesse qui naît d'habitudes différentes, et de la diversité des hommes créés par Dieu.

Mary Embleton, Cambridge



De haut en bas: Mona Marzouk, Mary Embleton, Annette Hellekant et M^{me} Ung.

Pureté et liberté

Pour moi, être pure c'est être libérée. Un jour, dans une forêt, j'étais en train de réfléchir en silence. Des fourmis passaient. J'ai tué une mouche et l'ai déposée devant l'une d'elles. Très contente, celle-ci l'a prise et l'a entraînée vers la fourmilière. Elle ne s'arrêtait que pour nettoyer ses antennes. Entreprendre une tâche gigantesque, nettoyer ses antennes et continuer la route, voilà ce qu'est la pureté.

Pour être comme cette fourmi, j'ai besoin d'un miracle.

Quand on est jeune, il est difficile d'aller à contre-courant. Pour moi, la pureté absolue implique que je ne me laisse pas tourmenter ni influencer par ce que les autres pensent de moi. J'aime les gens sans rien attendre d'eux en retour. Voilà le miracle.

Je suis suédoise. Chez nous, il y a beaucoup de divorces et de nombreux enfants vivent dans la peur et la souffrance. On a compté en Suède cette année trente mille avortements. J'ai beaucoup d'amis que leurs échecs sentimentaux ont fait souffrir. Ils se sont endurcis, sont incapables d'aimer, ne croient ni au mariage ni à quoi que ce soit de durable dans la famille et dans l'existence. Cela m'a convaincue de la nécessité des quatre critères, même s'ils sont difficiles à respecter.

En Australie, j'avais peur de dire que j'étais suédoise car les gens prenaient immédiatement une autre attitude envers moi. J'ai réfléchi à la réputation de la Suède. J'ai eu du mal à accepter la vérité car j'ai ma part de torts et de responsabilité dans cette réputation et je devais en demander pardon à Dieu. Cela fait, je me suis sentie libre, pardonnée et, en plus, heureuse. Mon pays pourrait faire la même expérience sans attendre. Celle-ci a renforcé l'amour que je porte à la Suède et au monde, en particulier au monde occidental.

Annette Hellekant

Des rires et des larmes

En 1975 j'ai quitté mon pays, le Cambodge, avec mes quatre enfants, y laissant mon mari. Je ne permettais pas à mes enfants de parler de leur père, car chaque fois, cela me faisait pleurer. Je ne voulais pas qu'ils s'aperçoivent de cette faiblesse en moi. L'an dernier, j'ai passé cinq jours à Caux; à mon retour en France, je n'ai plus interdit à mes enfants de parler de leur père et, en plus, si cela leur arrivait, je ne quittais plus la pièce. Nous avons pleuré ensemble, et parfois nous nous mettons à rire

même si nous avons encore des larmes sur le visage.

Maintenant, le mur qui nous sépare est tombé et la relation avec mes fils et mes filles est redevenue normale. La vie est devenue belle autour de moi, en particulier à la maison.

Lamiel Ung

« Nous sommes en train de nous remarier »

Voici, tel qu'ils l'ont donné à Caux, le témoignage d'Alain et Sabine Cribier, d'Orléans:

Alain: Nous sommes tous les deux catholiques, catholiques pratiquants mais ayant à peine la foi. Pratiquants, par routine peut-être pour Sabine, et par devoir pour moi, par fidélité. Nous avons quatre enfants. Nous sommes venus ici à Caux sans problèmes. Nous donnons l'image du ménage parfait, du couple idéal.

Mais il y avait chez moi un très profond désir de changement; ce à quoi mon épouse disait: « Ce n'est pas possible, je ne te connais pas de défauts. »

Sabine: Et pourtant, nous sommes mariés depuis bientôt vingt-deux ans.

Alain: Grâce à des amis rencontrés ici, nous avons découvert que je n'étais pas heureux car je vivais l'idéal pour l'idéal par un esprit de devoir et de sacrifice qui m'avait conduit à un comportement perfectionniste, mais finalement je vivais contracté et triste. Nous avons découvert aussi que l'importante personnalité de mon père avait provoqué un refoulement, normal, de la part de mon épouse. Sabine a découvert que j'étais Dieu pour elle. Ces découvertes nous ont conduits à une véritable libération.

Sabine: Tout à coup j'ai réalisé que la protection dont j'entourais mon mari l'avait empêché de s'épanouir. Et si je le protégeais, c'était surtout pour le garder bien à moi, égoïstement. J'ai eu beaucoup de mal à accepter cette idée. Elle m'écrasait et je me sentais responsable vis-à-vis d'Alain, qui est pourtant celui que j'aime le plus au monde, de beaucoup de bonheur perdu. Je me rendais compte que je l'avais très mal aimé, malgré les apparences, et que j'avais eu le cœur très dur, très froid, un peu comme un bloc de glace. Il a fallu pas mal de larmes pour faire fondre tout ce tas. En rentrant de Caux je crois que la première démarche que je vais faire, c'est aller voir mon beau-père pour m'excuser auprès de lui parce que j'ai eu beaucoup d'amertume à son égard depuis que je le connais.

Alain: Moi qui voulais changer, elle a commencé la première! J'étais très inquiet car je ne savais pas du tout à qui j'allais demander pardon. C'est à mes enfants que je dois demander pardon. Je suis en train de retrouver Dieu. Nous vivons réellement une vie nouvelle, nous sommes en train de nous remarier. Notre foyer, qui a toujours été fermé sur lui-même, est en train de s'ouvrir.

« Comme un linge au soleil »

« Ici, dit Véronique, 21 ans, institutrice à Orléans, je ne me sens jugée, critiquée par personne.

» J'ai entendu des gens dissocier la volonté de Dieu de la leur. Je pensais que mes désirs correspondaient toujours à la volonté de Dieu. » Véronique a été aussi impressionnée par la rapidité du changement qui s'est effectué chez certains. « Au début je pensais que les gens se créaient de nouveaux problèmes en réfléchissant trop, mais je dois dire qu'après ils ont l'air plus heureux et plus libres. L'idée du désintéressement m'a marquée aussi: changer, par exemple, sans vouloir que les autres vous remarquent ou changent eux-mêmes nécessairement. »

Originaire de Belfort, Christine a 20 ans. Elle vient d'achever des études de secrétariat de direction à Paris. La réunion consacrée aux relations dans la société devait l'inciter à venir à Caux pour la première fois. Elle confiait récemment qu'il lui était difficile, jusqu'à présent, de communiquer avec les gens, par manque de confiance personnelle et par sentiment d'infériorité. « J'ai été impressionnée par la façon dont les gens, ici, n'hésitent pas à s'ouvrir, à se confier souvent par souci d'aider les autres avec leurs propres expériences. »

Parmi les découvertes fondamentales qu'elle a faites à Caux figure en premier la pratique du moment de silence quotidien. Lors d'une rencontre de groupe, elle exprime combien cela lui semblait chose inaccessible. « Il s'agit de se laisser faire, d'être comme un linge au soleil », avait alors dit quelqu'un. Depuis Christine a trouvé dans le silence matinal une source d'inspiration pour sa journée. « J'apprends à accepter les idées qui me viennent, tout aussi banales soient-elles, et à les mettre en pratique. J'ai aussi compris qu'à la base du changement, en soi et chez les autres, il y a cette démarche vers l'autre, en geste d'excuse ou de pardon. Je ne me croyais pas capable d'apporter quelque chose aux autres: ici, j'ai découvert qu'en partageant simplement une expérience je pouvais aider quelqu'un. J'ai trouvé une nouvelle confiance en moi-même. »

Après une visite en Jordanie

Vers un meilleur dialogue entre chrétiens et musulmans

Peter Everington, qui a étudié l'arabe à Cambridge et enseigné durant huit ans au Soudan, est un bon connaisseur du monde musulman. Britannique conscient des fossés qu'il y a à combler entre l'Occident et le monde arabe, entre chrétiens et musulmans, il est aussi un des animateurs d'une association qui cherche à combler ce fossé, dans l'esprit du Réarmement moral, en organisant des échanges d'étudiants arabes et britanniques. Nous l'avons interrogé, ainsi qu'un jeune musicien anglais qui travaille avec lui, Peter Riddell, lors de leur passage à Caux, au retour d'un voyage en Jordanie, où ils avaient emmené une demi-douzaine d'étudiants britanniques.

Q. Quelle est la conception de ce programme d'échanges ?

Peter Everington: Ces échanges, qui se font depuis sept ans et qui comprennent chaque fois un séjour à Caux, sont partis de notre détermination, à nous Européens, de faire passer en premier le respect pour les valeurs, les croyances, les souvenirs amers et les espoirs de nos

interlocuteurs arabes et musulmans. Nous sommes en effet de nombreux Britanniques à penser que, dans le passé, la Grande-Bretagne a toujours donné la priorité à ses intérêts stratégiques dans la région. Il s'agissait, tout d'abord, d'être les premiers à y mettre le pied, que ce soit avant Napoléon, Hitler ou Krouchtchev, puis de sauvegarder ce que nous appelons «notre» pétrole, enfin, en dernier

lieu, de respecter les aspirations et les croyances des habitants de la région.

Le programme d'échanges que nous avons mis sur pied avec notre association est une tentative de rétablir l'équilibre en nous concentrant exclusivement sur la troisième de ces priorités.

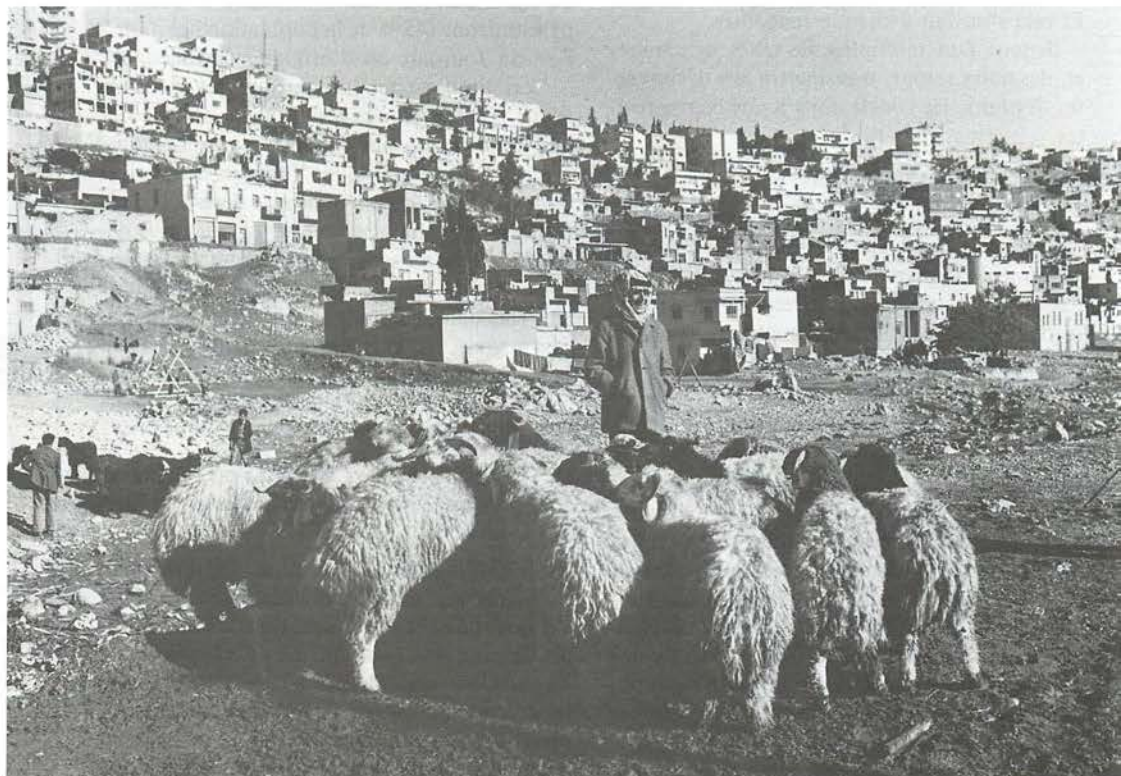
Q. Quelles ont été les circonstances de votre voyage en Jordanie ?

Peter Riddell: Un étudiant jordanien qui était venu en Europe il y a un an a découvert chez ses interlocuteurs des gens avec qui il sentait qu'il pouvait coopérer. C'est lui qui a organisé notre séjour. Il a arrangé notre programme et a passé la totalité des deux semaines avec nous.

Peter Everington: Il nous avait dit l'an dernier à Caux: «Les Européens se croient les détenteurs d'une brillante civilisation. Nous ne voyons pas les choses de cette façon. Mais la découverte d'une entreprise de nature morale et spirituelle au sein même de l'Europe nous a fait tout repenser à neuf.» A notre arrivée à Amman, nous avons pu constater que, de toute évidence, il avait parlé de nous dans ce sens à ses collègues, de sorte qu'ils attendaient quelque chose de nous et qu'ils nous ont amplement donné l'occasion de nous exprimer et de rencontrer différents groupes musulmans avec lesquels nous avons pu nous entretenir. Nous avons notamment été reçus par le ministre des Affaires islamiques (un ministère toujours très important dans les pays musulmans, qui coordonne les activités des fondations isla-



Peter Everington.



Ci-contre: devant les faubourgs d'Amman, capitale de la Jordanie.

miques, organise les programmes religieux à la radio, émet les directives pour le sermon du vendredi dans les mosquées, etc.) et par son vice-ministre et son conseiller. Lors d'une autre réunion, nous nous sommes entretenus avec les neuf membres du bureau exécutif du Conseil des organisations islamiques qui regroupe quelque quarante associations en Jordanie. Nos interlocuteurs nous ont parlé avec tristesse des préjugés et des malentendus de l'opinion occidentale à l'égard de l'islam. Ils voulaient savoir ce que nous faisons pour lutter là-contre. Nous leur avons parlé de notre programme d'échanges, des conférences sur l'islam organisées en Europe et auxquelles nous participons, des représentants musulmans qui viennent aux rencontres du Réarmement moral, comme ces jeunes Egyptiens et Libanais qui participent en ce moment à l'assemblée de Caux.

Q. Sentez-vous que vous avez pu jeter des ponts entre eux et vous ?

Peter Everington: Le premier élément à introduire est la confiance. Il faut aller l'un vers l'autre — et nous nous efforçons de le faire ainsi — sans revendication, simplement pour écouter. Nous ne devons pas oublier que leurs souvenirs remontent aux Croisades, qui ne leur ont pas laissé une trop bonne image de la chrétienté.

Je me souviens d'un étudiant égyptien que nous connaissions déjà depuis cinq ans lorsqu'il nous a dit: «Maintenant je sens que je peux vous faire confiance.» Mais une fois que la confiance est créée, les liens se nouent. Et cela s'est fait à chaque rencontre.

Il nous faut multiplier de telles démarches et, dès notre retour, transmettre nos découvertes, les faits, les conclusions à nos compatriotes.

Q. Et la question de la foi ?

Peter Everington: Nous avions avec nous un étudiant en théologie spécialiste de l'Ancien Testament. Il prépare une thèse sur Ezéchiel. Pour lui, c'était la découverte d'un monde inconnu: celui de l'islam. Il a admis que c'était la première fois qu'il comprenait, autrement qu'avec son intellect, que les musulmans comptaient, qu'ils avaient une cause à défendre.

Peter Riddell: M. Abdel Halim Mahmoud, ancien recteur de l'Université El Azar, a déclaré il y a deux ans à Londres, peu avant sa mort: «Si le christianisme échoue dans le monde occidental, l'islam ne pourra pas subsister. Et si l'islam fait faillite, c'est le christianisme qui ne pourra pas résister.» Lors de nos échanges, nous avons retrouvé cette optique: pour nos interlocuteurs musulmans, les forces spirituelles doivent travailler ensemble dans le monde. Or les musulmans ont généralement

l'impression que l'Occident est entièrement livré au matérialisme. Ils estiment que nous avons jeté par-dessus bord ce qui est le plus important à leurs yeux, tant la foi en Dieu est pour eux le pivot même de l'existence humaine. D'où l'importance pour eux de se rendre compte que cela n'est pas tout à fait vrai de l'Ouest, qu'il y a un fort courant de gens qui croient aux valeurs morales et spirituelles et qu'ils peuvent coopérer avec eux. C'est pourquoi ils étaient heureux de constater que nous cherchions à vivre selon les fondements de notre propre foi.

Q. Comment avez-vous perçu les problèmes plus spécifiques de la Jordanie ?

Peter Riddell: Nous touchons là à l'épineux problème des Palestiniens. On en prend surtout conscience quand on s'approche du pont sur le Jourdain qui fait actuellement frontière avec Israël, quand on voit au loin les hauteurs du Golan, quand on visite les camps palestiniens. On ne peut pas oublier que la Grande-Bretagne porte une bonne part de responsabilité pour la situation actuelle.

Peter Everington: L'histoire comme la géographie ont placé la Jordanie au cœur de tous les conflits qui ont déchiré le Moyen-Orient. Malgré les cinq cents millions de dollars que les Jordaniens émigrés, principalement dans les Emirats, envoient chaque mois dans leur pays, la Jordanie est un pays pauvre en moyens économiques et politiques. Pourtant, sa stabilité est vitale pour l'ensemble de la région. C'est pour cela qu'elle fait partie du refus et qu'elle est extrêmement sensible à la question palestinienne (45% de la population habitant à l'est du Jourdain est d'origine palestinienne).

Ceci dit, il me paraît important que les Européens considèrent les Palestiniens comme des individus et non pas comme les représentants d'un problème politique. Voilà un peuple très doué qui connaît l'angoisse et le désespoir de la dispersion et l'insécurité due au fait qu'il n'a pas de patrie au sens géographique du terme.

Les Palestiniens ont besoin de redécouvrir leur rôle dans le monde et ce n'est pas moi, qui suis anglais, qui vais leur dire ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire. Ils ont leur propre concept national et c'est à eux d'en donner l'interprétation qu'ils souhaitent.

Q. Quel est le rôle de Caux dans ces échanges ? Qu'est-ce que les musulmans qui y sont venus y ont trouvé ?

Peter Everington: Les musulmans qui viennent participer aux activités du Réarmement moral y voient une réalisation pratique de leurs propres aspirations et un moyen de travailler avec les croyants sincères des autres religions. On les entend souvent citer, à Caux et ailleurs, ce verset du Coran: «Dieu ne change pas la condition d'un pays tant que les habitants de ce

pays n'ont pas accepté un changement de cœur.»

Un étudiant arabe, après une visite à Caux et un séjour dans un pays européen où il a vu le Réarmement moral appliqué à différents niveaux de la vie professionnelle, a dit à la fin de son voyage: «Je pensais que les gens qui parlent de foi et de critères moraux étaient des faibles qui ne sauraient pas résister aux difficultés du monde. Mais en Europe, j'ai rencontré des gens qui ne sont pas des faibles, qui occupent des postes de responsabilité, ont la foi, appliquent à leur vie des valeurs morales. Cela m'a convaincu d'appliquer moi-même ces valeurs dans mon métier d'ingénieur agronome.»

La vraie repentance, la repentance vis-à-vis de Dieu, semble être une qualité accessible à tout être humain, bien au-delà des barrières religieuses traditionnelles. Les Européens qui appliqueraient cet esprit de repentir aux erreurs historiques du passé vis-à-vis du monde islamique sauront se gagner l'amitié et le respect des musulmans. C'est quelque chose qui devrait se faire, chez nous, au niveau des gouvernements. C'est cette réalité que Caux reflète aux yeux des représentants d'une trentaine de pays musulmans qui y sont déjà venus ces dernières années.

(Propos recueillis par Philippe Lasserre.)



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

«Winterthur»
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

Rencontre au Canada: le goût de vivre

Depuis un an, une équipe travaillait à la réalisation de cette conférence. Le projet avait pris naissance au sein d'un groupe de jeunes qui voulaient se soutenir dans leurs engagements mutuels et inclure régulièrement d'autres.

Un autre groupe ayant séjourné à Caux durant l'été dernier avait aussi la conviction d'organiser une rencontre nord-américaine de jeunes. Tous joignirent leurs efforts et travaillèrent à la réalisation de ce projet: la conférence s'est tenue du 8 au 10 juin, à Montréal, au Québec. Le thème en était: «J'ai le goût de la vivre jusqu'au bout.» Ce thème s'inspirait de la poésie naïve d'Angèle Arsenault, interprète-compositeur de souche acadienne.

Durant ces trois jours, quelque soixante jeunes représentants quinze pays ont échangé, prié et témoigné de leur engagement respectif. L'amour et la passion des traducteurs ont uni les francophones et les anglophones du Canada et des Etats-Unis dans une aventure exceptionnelle. Une véritable solidarité a marqué le travail d'équipe et les rencontres.

Les échanges et les apprentissages se sont centrés autour de trois grandes préoccupations:

1. Un sens à la vie et la source d'une manière de vivre satisfaisante.
2. Notre rôle dans le plan de Dieu.
3. Notre responsabilité: de l'intime au mondial.

Grâce à la présence de jeunes de nationalités et d'expériences diverses, le groupe a pu porter un regard d'amour et d'engagement face aux problèmes du monde. Des blancs et des noirs, des Canadiens et des Amérindiens, des franco-

phones et des anglophones, des catholiques et des protestants ont pu se connaître, s'aimer et construire des ponts au-dessus de leurs différences.

Une soirée culturelle a permis à plusieurs d'exercer leurs talents et à tous de les apprécier. De la danse indienne aux chants classiques, des monologues aux chants poétiques, la soirée a permis de rire et de fraterniser dans un climat d'amour et de générosité.

Toute la conférence fut éclairée par deux grands phares: l'amour et la rigueur entendue comme nécessaire à la ténacité constructive. Conrad Hunte, l'ancien champion antillais de cricket, a précisé les sept niveaux de discipline qu'il faut maîtriser pour grandir dans un monde autant divisé et torturé que le nôtre. Il s'agit 1) de la discipline du corps contre la mol-

lesse; 2) de l'intelligence contre la dégradation causée par l'alcool, la drogue et le sexe; 3) de l'esprit contre toutes les formes de corruption; 4) discipline dans la solitude face à la lâcheté du compromis facile; 5) discipline dans le refus de la tentation d'abandonner et de se décourager; 6) discipline dans la connaissance de nos racines spirituelles et de celles de notre prochain; 7) et enfin, dans la connaissance des questions mondiales par opposition au repli sur soi.

Les participants à la conférence ont été à même de constater que ces points de discipline sont pleins de signification et de force lorsqu'ils sont vécus en jumelage avec des critères moraux, dans un engagement sans distinction de race ni de religion, dans la recherche du silence et avec le désir de susciter une véritable communauté d'amis.

Ces trois jours furent suivis d'une semaine d'action à travers le Québec. Vingt-et-un participants ont porté témoignage et ont mieux appris à connaître les Québécois et leur culture. Pour un grand nombre, ces jours de plein contact avec une réalité nouvelle ont marqué un tournant dans leur vie.

François Lessart

Pour l'avenir de l'Italie

A trente kilomètres au nord de Rome se trouvent les petites villes de Morlupo et Castelnuovo-del-Porto, bourgs anciens au milieu de collines verdoyantes, qui subissent petit à petit l'emprise de la capitale. Un groupe de jeunes de ces deux villes contiguës, étudiants et travailleurs, a participé successivement aux conférences de Caux l'année dernière et d'Orléans à Pâques. Catherine Hutchinson relate ici la rencontre de deux jours qu'ils ont organisée récemment chez eux.

«Vous parlez de vous changer vous-mêmes, mais est-ce efficace en face de la corruption et du terrorisme?» Telle fut une des questions débattues.

Don Vincenzo Cosenza, recteur du séminaire de Morlupo, avait mis ses bâtiments à la disposition de cette rencontre. Lui-même et un autre prêtre participèrent aux séances qui réunirent étudiants, jeunes travailleurs et quelques aînés.

«Expliquez-nous votre engagement», demanda un de ces jeunes à ceux qu'ils avaient invités de l'étranger. Mais, avant même que ces derniers aient le temps d'ouvrir la bouche, un jeune militaire italien s'écriait: «Il ne s'agit pas de leur engagement: c'est du nôtre que dépend l'avenir de l'Italie!»

Un autre participant, Gino, raconta qu'il avait voulu travailler dans le cadre de différents partis politiques et découvert que ceux-ci ne s'intéressaient à lui que pour l'utiliser. Puis il avait compris qu'en redressant ce qui n'était pas droit en lui, il était mieux à même d'agir sur son entourage.

Parmi les participants se trouvaient cinq jeunes gens venus des lointaines Pouilles. Depuis que le *Livre Noir et Blanc* leur était tombé dans les mains, ils avaient tenu des réunions et même réalisé une émission de radio. «Notre plus grande découverte, dirent-ils, c'est qu'il y a en chacun une voix intérieure, et que tous peuvent l'entendre.» Les réunions furent agrémentées de chansons écrites pour exprimer leur conviction: au lieu d'être conditionné par les circonstances, chacun peut agir sur la société.



La rencontre de Montréal.

Autour du monde avec le Réarmement moral

De Mindanao à Taïpeh

Dans l'île de Mindanao, au sud de l'archipel des Philippines, les années de guerre entre les forces gouvernementales et le Front de libération Moro ont fait plus de cinquante mille victimes. Des citoyens de la région, soucieux de favoriser une reprise de la vie communautaire entre les divers groupes ethniques et religieux sur la base de valeurs morales, ont organisé une conférence du Réarmement moral à Cotabato. «Transformer les hommes pour qu'ils amorcent les changements nécessaires au développement de la région». Le maire-adjoint de la ville a défini ainsi le but de la réunion devant des représentants du gouvernement, de l'armée, de la jeunesse et du corps enseignant. Plusieurs orateurs, chrétiens et musulmans, ont fait ensuite état de leurs expériences dans ce domaine.

Une équipe envisage de rester sur place, notamment une étudiante de Manille. «J'ai décidé de quitter le confort de la vie citadine, a-t-elle dit, pour vous aider à répandre la réconciliation et l'espoir dans cette région.»

Au mois de mai dernier, dans l'île de Taïwan, une conférence a rassemblé des jeunes de l'île entière, autour du thème: «Construire une nouvelle Asie sur la base d'un réarmement spi-

rituel». On notait également la présence du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de la République chinoise, M. Yang Si-Kuang.

Parmi les témoignages, on retenait celui d'un étudiant qui raconta qu'il avait été expulsé de son université pour avoir trop joué au mahjong. Plus tard, après son service militaire durant lequel il n'avait pas tenu ses décisions, il lui avait fallu six mois avant de trouver le courage de présenter des excuses à son père. «Ce courage me donnera la force de mener désormais une vie honnête», déclara-t-il.

La fête à Lausanne

«Pour une qualité de vie» et «L'Europe se fait dans nos cœurs» pouvait-on lire au stand du Réarmement moral les 29 et 30 juin, à la Fête annuelle de Lausanne. Pour la quatrième année consécutive, le Réarmement moral avait été convié à présenter un stand. Une dizaine de personnes entre quatorze et quatre-vingts ans, dont un jardinier, une bibliothécaire, un architecte et une lycéenne, ont préparé le stand, situé parmi ceux d'autres organisations de la ville, et accueilli les passants. Ces derniers ont pu acheter deux ouvrages récemment publiés, *Un sens à la vie* et *Ce monde que Dieu nous confie*.

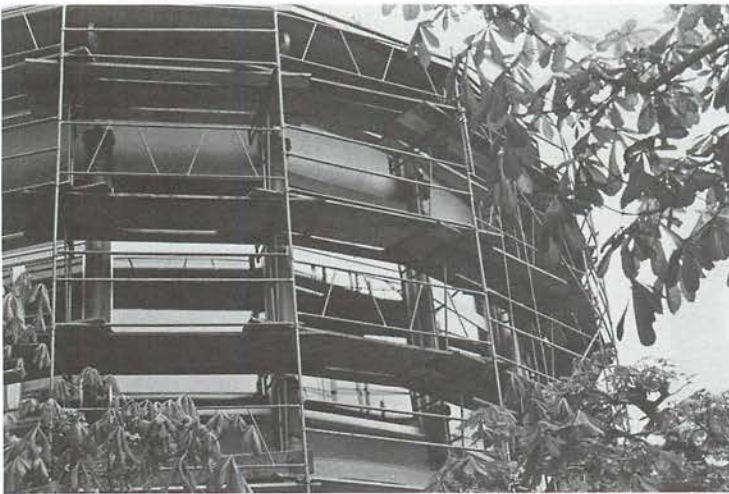
Caux: un nouveau diaporama

Touristes et visiteurs s'arrêtent souvent un moment au centre international de Caux, attirés par la beauté des lieux, la grandeur du bâtiment ou simplement curieux de savoir ce qu'est le Réarmement moral. Désormais, en douze minutes, un diaporama leur donnera en anglais, en allemand ou en français, un compte rendu historique et un aperçu de ce qui se passe dans la maison. Le long du promenoir, près de la librairie, un espace a été spécialement aménagé pour la projection. L'accueil et l'information se trouvent ainsi facilités.

La version anglaise du «Défi féminin» vient de paraître

On annonce la publication en langue anglaise du livre de Claire Evans-Weiss, *Le Défi féminin*, sous le titre *Freewoman*. Une version espagnole est déjà sortie à Buenos Aires (Argentine) et une version allemande est en cours de préparation. L'auteur du livre, décédée en 1976, était la nièce de M^{me} Louise Weiss, doyenne du nouveau Parlement européen et rendue célèbre par sa lutte pour l'émancipation des femmes.

PHOTOS: Channer: pp. 1, 4 à 6; Ducker: p. 12; Lillehoek: p. 12; Page: pp. 7 et 8; Len Sirman Press: p. 9; Strong: p. 9; Weeks: p. 11.



Au centre mondial de conférences du Réarmement moral à Caux, en Suisse, d'importants travaux de réparation des fenêtres de la salle de réunions ont été entrepris ce printemps. A l'Alpina, autre bâtiment du centre, des travaux de couverture, d'imperméabilisation et d'aménagement intérieur sont en cours.



Peu avant le début de la conférence d'été, deux membres du gouvernement indien ont rendu visite au centre de Caux: MM. Chunder, ministre de l'Education et de la Culture et Kundu, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, sont accueillis au nom du Réarmement moral par M. Pierre Spoerri (de dr. à g.).

Le récit que voici se rapporte à des faits qui se sont passés il y a plus de vingt ans. Jean-Jacques Odier se trouvait alors à Détroit avec les équipes du Réarmement moral qui y présentaient deux spectacles. Il fait apparaître ici une facette peu connue de cette Amérique dont on dit à juste titre qu'elle est tout et son contraire.

L'homme à la chemise rouge

par Jean-Jacques Odier

Quelques amis et moi avons entrepris des visites systématiques aux sections syndicales de la toute-puissante Fédération des Ouvriers de l'automobile. C'est ainsi qu'un jour nous entrons dans une petite baraque de bois qui abritait le siège de la section d'une usine Dodge à Hamtramck. Cette petite cité de 80000 âmes, enclavée au cœur même de Détroit et ayant sa propre municipalité, rassemblait une population presque entièrement émigrée de Pologne. Les rues étaient garnies d'enseignes en langue polonaise et si l'on commandait son repas en anglais dans une brasserie d'Hamtramck, on risquait bien de ne jamais être servi.

Le petit bureau de la section syndicale où nous pénétrons ne paie pas de mine. On est loin des bureaux somptueux que peuvent s'offrir généralement les syndicats américains. Nous conversons quelques instants avec les deux responsables présents, les invitant notamment pour le soir même, ce qui est à peine poli, à une représentation de *Liberté*, spectacle conçu et interprété par des Africains de langue anglaise. Les deux responsables s'excusent mais, avisant un jeune homme à la chemise rouge qui est resté coi jusque-là, tapi dans son coin, lui demandent d'être, pour la soirée, leur représentant. Le jeune homme esquisse un sourire quelque peu énigmatique, narquois ou cynique, je ne sais pas, mais il s'exécute.

Le soir, nous le retrouvons au premier rang des spectateurs. Comme il reste toujours silencieux, c'est à se demander s'il n'est pas muet pour de bon. Même discrétion à la fin de la représentation, mais il consent malgré tout à ouvrir la bouche. Il se déclare même désireux de nous revoir.

Quelques jours plus tard, mon ami Jarvis, un Américain du Connecticut, et moi-même retournons au local syndical pour trouver cette fois le jeune homme à la chemise rouge parfaitement à son aise, comme si le bureau lui appartenait. «Je m'appelle Jim», nous dit-il de l'accent traînard qui marque les gars du sud, et il ajoute: «Je vous emmène chez moi.»

Nous n'avons qu'une trentaine de mètres à parcourir. Jamais je n'ai vu un appartement aussi délabré. Il s'agit d'une construction en bois et l'on accède à l'étage par

un escalier branlant où l'on croit risquer sa vie. Nous sommes à peine assis sur les rares sièges disponibles lorsque toute la mesure est ébranlée par une violente secousse. Nous nous tournons vers lui, atterrés. «Ce n'est rien, dit-il mollement, ce sont les presses de l'atelier d'emboutissage, qui est juste de l'autre côté de la rue.» Pas très rassurés, nous constatons bientôt qu'il y a deux presses, une petite et une grande. Il faut simplement s'y faire: une petite secousse toutes les trente secondes et une grande toutes les deux minutes environ. La conversation reste hoquetante pendant quelques minutes, puis nous nous accoutumons peu à peu à ces tremblements réguliers qui se répercutent dans tout notre être. Mais comment est-il possible d'habiter ici en permanence? «J'ai mes raisons, nous dit-il. Je suis tout près du syndicat, et tout près de l'usine.» Pousser aussi loin l'amour de l'entreprise et du syndicat nous étonne quelque peu...

La conversation va bientôt nous éclairer. Nous avons affaire à un homme engagé. Dans les semaines qui suivent, au fur et à mesure que nous apprenons à mieux connaître Jim, au demeurant fort attachant malgré son sourire sybillin, nous assemblons les morceaux du puzzle. Il reste encore de gros trous, que nous ne comblerons jamais tout à fait. Est-il simplement militant du parti communiste légal — mais, comme on le sait, fortement surveillé aux Etats-Unis — ou appartient-il au parti clandestin, dont Whittaker Chambers¹⁾ disait qu'il n'en avait découvert l'existence qu'après sept années de militantisme dans le parti officiel? Nous inclinons pour la première solution, bien que les réponses de Jim nous apparaissent le plus souvent équivoques.

Une longue limousine noire

Y a-t-il chez lui une soif de justice non assouvie, ou une insatisfaction personnelle? Toujours est-il que ce militant au visage torturé nous accorde de plus en plus

Note: 1) Témoin au procès d'Alger Hiss, un membre de l'entourage de Roosevelt qui travaillait au profit de l'URSS.

sa confiance et fait preuve de sincérité dans l'intérêt qu'il porte au Réarmement moral. Il semble y découvrir une idée qui va plus loin que celle pour laquelle il milite. Il veut nous présenter à ses amis. C'est ainsi qu'un jour il nous emmène à une réunion. Nous ne savons pas très bien où nous allons, mais force est bien de nous rendre compte qu'il s'agit d'une séance, en bonne et due forme, du parti communiste local. Au bord du trottoir, devant l'escalier que nous gravissons, une longue limousine noire est arrêtée, chargée de quatre gros gaillards qui ne sont pas là en vacances. Le F.B.I. fait son travail sans beaucoup de discrétion.

En réalité, c'est le cinquantenaire du rédacteur en chef du journal communiste de Détroit que l'on fête aujourd'hui; on en profite pour chanter quelques chants révolutionnaires. «J'en vois quelques-uns dans l'assistance qui ne se montrent pas très enthousiastes,» commente le meneur de jeu. Comme on a pris soin de nous asseoir au premier rang, nous devinons de qui il parle!

Ouf! La soirée prend fin. Non qu'elle n'ait présenté aucun intérêt pour nous, mais nous préférons les conversations particulières. Or justement Jim nous amène un de ses amis. Nous nous attendons à voir un jeune homme de sa trempe. Or nous nous trouvons devant un frère vieillard au visage anguleux. Un grand-père tranquille? Non, nous avons affaire à celui que l'on pourrait bien appeler le premier communiste du Michigan, le père spirituel, si l'on ose dire, de tous ceux qui sont assemblés ici ce soir. Il nous traite avec beaucoup de considération, et nous serons amenés à le revoir souvent. Il nous demandera quelques semaines plus tard de passer un week-end chez lui pour l'aider à se débrouiller pendant l'absence momentanée de sa famille. Nous aurons même à taper à la machine ses lettres aux dirigeants du parti communiste américain. Le Réarmement moral mène à tout!

Un vieux révolutionnaire écossais

Bill McKay a quatre-vingts ans. Sa santé est fragile. Il a milité toute sa vie. Lorsque Henry Ford I, découvrant qui seraient, à l'avenir, les acheteurs de ses voitures, a décidé, d'un seul coup, de doubler le salaire de ses ouvriers, McKay fut aussitôt dépêché par le parti communiste britannique pour organiser les travailleurs de la grande firme automobile américaine. En trente ans, il a formé personnellement plus de trois cents militants. «Mais hélas, nous confie notre vieil Écossais aux yeux perçants, où sont-ils maintenant?» Il est quelque peu désabusé. «L'argent, la corruption, le goût du confort, des mœurs dissolues, m'ont pris mes meilleurs hommes.» Et il se tourne vers nous avec un regard sincèrement interrogateur: «Comment se fait-il que Frank Buchman ait su garder autour de lui la plupart des hommes qu'il a formés? Quel est son secret?» Depuis ce jour, McKay n'a plus qu'un désir au monde: rencontrer Frank Buchman. Quelques mois plus tard, nous allons le voir dans son lit d'hôpital. Il sait qu'il ne pourra plus, comme il l'espérait encore, aller dans le nord du Michi-

gan faire la connaissance de Buchman. Mais comme c'est demain l'anniversaire de ce dernier, il se montre très heureux de lui envoyer un télégramme, salut à un autre meneur d'hommes qu'il respecte et qu'il envie.

L'amitié avec Jim, pendant tout ce temps, se renforce. Il nous emmène montrer un film documentaire sur le Réarmement moral au Président du parti communiste du Michigan, Carl Winter, un robuste gaillard à la chevelure argentée, gardé par deux chiens énormes que nous ne voudrions pas provoquer. Devant la porte de Winter, même scénario: la voiture chargée d'hommes du F.B.I. Ceux-ci doivent se demander ce que nous faisons par là!

«Je retrouve la femme que j'ai épousée»

Jim n'est pas célibataire, comme nous pouvions le croire. Sa femme l'a quitté il y a vingt-quatre mois, emmenant deux filles de deux et quatre ans vers le sud, dont elle est aussi originaire. Ce n'est pas une simple séparation: «Ma femme n'a jamais aimé ma première fille, née d'un premier mariage, nous dit Jim. Elle a même essayé de l'empoisonner. Je ne lui pardonnerai jamais.» Nous nous taisons. Le silence n'est brisé que par les presses d'emboutissage qui continuent à répercuter leurs vibrations sur la maison en bois et sur tout le voisinage. Puis Jim se met à parler et plus rien ne l'arrête. Toute sa vie défile devant nous. Il décrit la pauvreté de son enfance dans l'Alabama, les vingt kilomètres qu'il parcourait pieds nus tous les jours pour aller à l'école et en revenir. Un premier mariage qui capote, puis le second qui ne réussit pas mieux et dont il a sa seconde fille. Depuis que sa femme est partie, il se consacre encore davantage au syndicat et au parti, ne voulant penser à rien d'autre. Ses traits sont tirés. Il nous fixe de ses yeux inquisiteurs, avec toujours ce rictus énigmatique qui, de toute évidence, est l'aveu de la souffrance.

Il ne s'est probablement confié à personne d'autre. Peu à peu, au fil des semaines, les choses se remettent en place dans son esprit. Il se décide à écrire à sa femme. Des lettres anodines, d'abord, puis au fur et à mesure que Jim retrouve un sens à la vie, des excuses sincères pour le passé. Il attend longtemps la réponse. Elle vient, directe, simple, émouvante. Sa femme prend sa part de torts. Elle parle des changements qui doivent s'opérer en chacun d'eux s'ils veulent reprendre une vie commune. Elle lui envoie des photos de l'église où ils se sont mariés. Jim nous dit: «Je viens de retrouver la femme que j'ai épousée.»

Du coup, il se met à revivre. «En trois heures, nous dira-t-il le lendemain, j'ai fait le travail qui me prend normalement huit heures. Le contremaître se demandait ce qui m'était arrivé.»

La femme de Jim téléphone un jour pendant que nous sommes chez lui. Elle reste méfiante. «Qui sont les gens qui sont avec toi? Des femmes? — Non. Ce sont des amis du Réarmement moral.» Elle insiste pour nous parler. Elle veut comprendre. Nous répondons de notre mieux à ses questions; il est délicat de converser

avec une interlocutrice que nous ne connaissons pas et dont le mari n'a cessé, pendant des semaines, de se plaindre amèrement. Jim reprend l'appareil: «Le Réarmement moral, ça marche. Je l'ai essayé! »

Une pierre au cou

Puis la vie continue, avec ses hauts et ses bas. Bientôt, plus rien ne semble avancer en Jim. Sa sincérité est obscurcie par les récriminations, les attitudes ambiguës. Tous les griefs d'autrefois remontent à la surface. Nous lui présentons un soir un ami canadien, proche collaborateur de Frank Buchman. La conversation va bon train et durera longtemps.

«Jim, conclut le Canadien, tu dis que le Réarmement moral, c'est la solution. Bon, mais quand vas-tu te décider à le mettre en pratique? Tu veux te battre pour un monde nouveau?

- Oui.
- Tu sais que ni le communisme, ni le capitalisme ne viendront à bout des problèmes du monde?
- Oui.
- Tu as vu l'efficacité du Réarmement moral?
- Oui.
- Alors, vas-tu t'engager ou resteras-tu sur les gradins à applaudir?

- ...
- Qu'est-ce qui te retient?
- Mes amis.
- Tu te trouves à un carrefour. Tu es devant un choix, un choix dont dépend toute ta vie.
- Je le sais, mais j'ai peur.
- Peur de quoi?
- Des camarades du parti. Ils m'ont menacé de me jeter dans la rivière, une pierre au cou. Les connaissant, je prends la menace au sérieux. Il vaut mieux que je paye mes dettes et que je quitte l'Etat du Michigan.»

Nous nous taisons puis proposons de réfléchir un moment et de noter les pensées qui nous viennent. Jim, le premier, rompra le silence: «Il y aura de grands changements, dit-il; le changement est la seule chose qui sauvera l'humanité.» Il se décide à prendre l'offensive avec ses amis, pour essayer de les convaincre de la nouvelle façon de vivre qu'il a entrevue.

«Venez nous chercher!»

Un jour, nous le trouvons profondément aigri et boulevé. Il vient d'apprendre que son frère, dans l'Etat de l'Alabama, est mort d'un accident du travail alors qu'il essayait de sauver un camarade tombé dans une cuve, dans une usine de produits chimiques. Une mort atroce qui ravive les motifs de haine chez Jim, haine du capitalisme, de l'exploitation, des chefs, de la pau-

vreté, de la vie... Il part immédiatement pour le sud. Puis, plus rien, une semaine, dix jours passent sans que nous n'ayons de nouvelles de lui.

Un soir, vers vingt-trois heures, le téléphone sonne. «C'est Jim. Je suis à la gare des autobus avec ma femme et mes filles. Pouvez-vous venir nous chercher?» Jarvis et moi sautons dans une voiture et trouvons cette famille enfin réunie mais encore bien fragile, et surtout épuisée après quarante-huit heures d'autobus. Nous devons porter les deux filles endormies. Avec elles, nous pénétrons dans la baraque de Hamtramck, secouée la nuit comme le jour par les coups de boutoir des presses de l'usine. Dans l'appartement, si on peut l'appeler ainsi, qui a été depuis deux ans celui d'un célibataire, règne un désordre et une saleté indescriptibles. Rien n'est prêt pour accueillir une famille. On étend des matelas par terre, on range vaguement les meubles, les casseroles, les restes de nourriture. Il est une heure du matin quand nous les quittons. Comment cette femme peut-elle supporter un retour dans de telles conditions? Mais, malgré les difficultés, le foyer reprend vie, les enfants s'intègrent dans leurs nouvelles écoles.

Et pourtant, il reste un problème grave: les relations entre la mère et la première fille de Jim qui ne se sont pas arrangées avec les années. La petite n'adresse pas la parole à sa nouvelle mère et ne sourit jamais, masque de pierre.

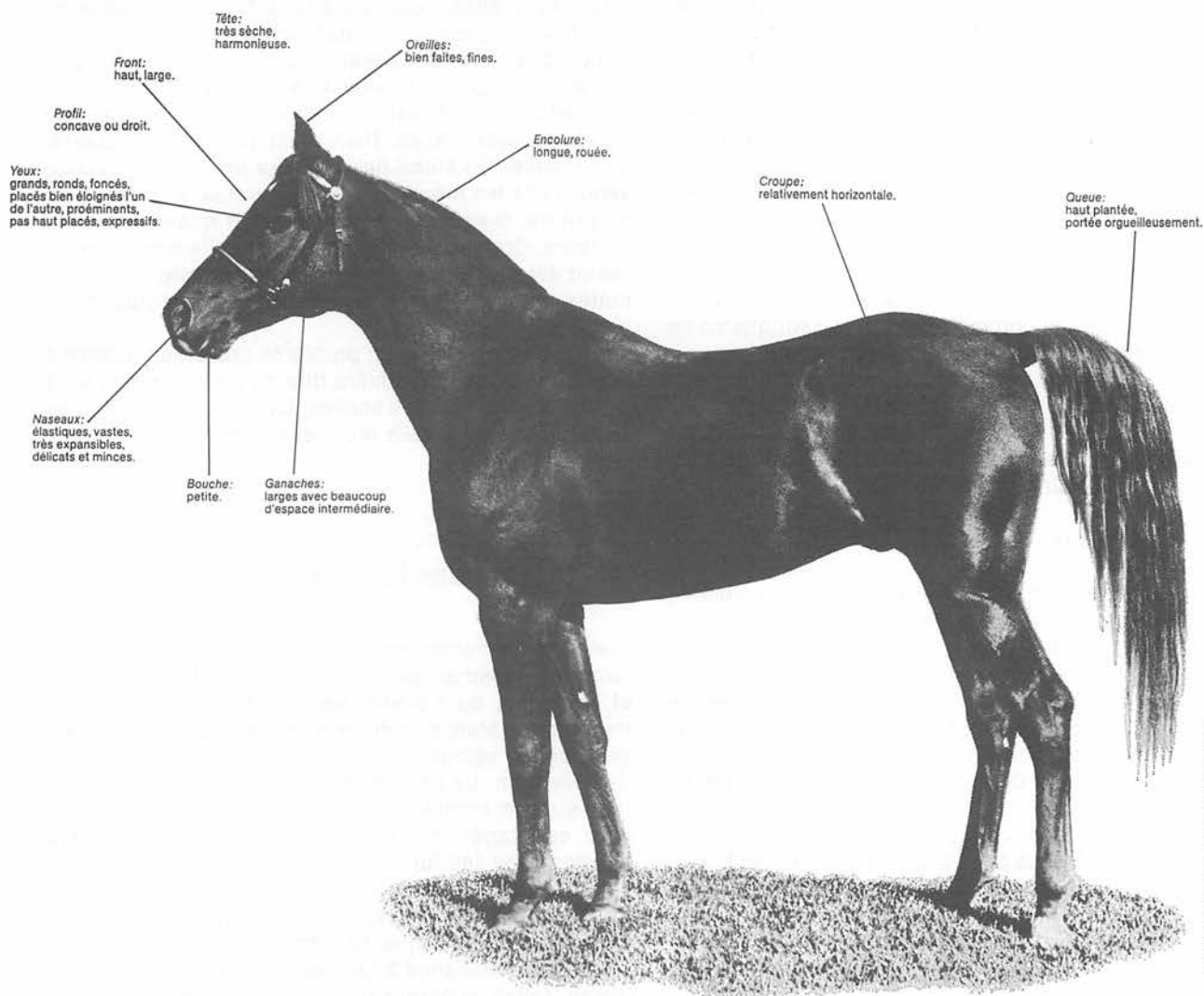
Une barrière tombe

Quelques semaines plus tard, Jim emmène toute la famille à Mackinac, au point de jonction des lacs Huron et Michigan, où s'ouvre une conférence du Réarmement moral. Mais sa femme tombe malade et doit passer tout son séjour à l'infirmerie. A quelque chose malheur est bon. La plus grande des filles, qui a maintenant six ans, commence à prendre soin de sa mère. Un jour, spontanément, elle va cueillir des fleurs des champs pour les lui donner. Les cœurs fondent, une barrière tombe.

De retour à Hamtramck, Jim nous dit: «Depuis quelques mois, depuis que j'ai rencontré le Réarmement moral, j'ai commencé à faire des choses que je n'avais jamais faites auparavant, je dois le reconnaître. J'ai beaucoup appris. Ma femme et moi n'allons plus nous séparer. Et ce que j'ai vu à Mackinac, je n'avais jamais imaginé que c'était possible.»

Mon séjour en Amérique tire à sa fin. Je dois faire mes adieux à cette famille dont tant d'événements m'avaient amené à me sentir si proche. Je sais que ces liens se distendront avec l'éloignement, car Jim n'est pas quelqu'un à écrire des lettres. Mais quelques mois plus tard, mon ami Jarvis m'apprend que Jim a changé d'emploi. Lui et sa femme ont décidé de déménager à l'autre bout de Détroit. D'abord pour mieux se loger, ce qui était bien nécessaire. Mais aussi pour rompre de façon plus nette avec un passé qui a tenu Jim prisonnier pendant trop longtemps.

Et si vous souhaitez, après une discussion d'affaires, pouvoir parler en connaisseur avec vos amis du Proche ou du Moyen-Orient?



De nos jours encore, on élève dans les pays arabes des chevaux d'une des plus célèbres races du monde. Aussi pourrait-il arriver qu'à brûle-pourpoint, vos relations d'affaires se mettent à parler chevaux. Sur la question de savoir, par exemple, si le profil d'un cheval arabe doit être concave, ou s'il peut aussi être rectiligne, serez-vous en mesure de dire: «Et Hasfoura, Geyran et Bairactar, de l'ancien Haras royal de Weil (Wurtemberg), avec leur merveilleuse tête extrêmement sèche, mais au profil parfaitement rectiligne, n'étaient-ils pas de véritables chevaux arabes?» Si cette remarque ne vous vient pas immédiatement à l'esprit, vous ferez bien d'étudier ici, sans trop tarder, des caractéristiques du cheval arabe type.

Certes, vous n'en deviendrez pas pour autant un expert. Mais, dans les destinations Swissair où l'on

s'y connaît en chevaux, on découvrira moins vite que vous n'êtes pas un spécialiste. A Abu Dhabi par exemple (2 fois par semaine), ou à Ankara (2 fois par semaine), ou à Bagdad (3 fois par semaine), ou à Beyrouth (2 fois par semaine), ou au Caire (6 fois par semaine), ou à Damas (2 fois par semaine), ou à Dhahran (3 fois par semaine), ou à Dubai (2 fois par semaine), ou à Djedda (2 fois par semaine), ou à Kuwait (2 fois par semaine), ou à Téhéran (4 fois par semaine), ou à Tel Aviv (1 fois par jour).

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

swissair 